

À feu et à sang

Zulu, France / Afrique du Sud, 2013, 1 h 50

Julie Demers

Numéro 293, novembre–décembre 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73083ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2014). Compte rendu de [À feu et à sang / Zulu, France / Afrique du Sud, 2013, 1 h 50]. *Séquences*, (293), 59–59.

Zulu À feu et à sang

Vingt-quatre ans après la libération de Nelson Mandela, le brasier de l'apartheid n'est toujours pas éteint. L'Afrique du Sud demeure le deuxième pays le plus violent au monde. Le chômage chez les Noirs avoisine les 40%. La brutalité policière fait les manchettes : des manifestants sont tués et des activistes torturés. La liberté de presse est bafouée. Le nombre d'homicides non résolus augmente et certains Afrikaners craignent d'être engloutis par la masse noire. **Zulu**, adapté d'un roman de Caryl Ferey, dresse le portrait de cette nation encore à feu et à sang.

Julie Demers

L'enquête sur le meurtre d'une jeune femme blanche fournit à Jérôme Salle le prétexte idéal pour documenter les traumatismes de l'apartheid. C'est que la Commission de la vérité et de la réconciliation mise en place par Nelson Mandela a réglé peu de choses. Les crimes contre l'humanité demeurent impunis. Certains témoins ont reçu une amnistie complète en échange d'une confession publique. Peu d'accusés ont éprouvé des remords. La plupart des inculpés ont été acquittés pour absence de preuves. Pour les victimes, la commission n'était rien d'autre qu'une mascarade : accordée par le système judiciaire, l'absolution n'avait aucune valeur. Hypocrite, le pardon institutionnalisé.



La violence exprime un mal-être

Selon une étude publiée en 2009, seulement 50% des Sud-Africains estiment que les relations entre les différents groupes ethniques dans le pays sont meilleures que sous l'apartheid. Jérôme Salle dresse donc le portrait d'une Afrique du Sud déchirée, où personne n'a véritablement pardonné et où le racisme ordinaire triomphe. Les Noirs étouffés par la misère se regroupent en bande et les Blancs, protégés derrière les grilles de leurs villas cossues, laissent le soin aux indigènes de s'entretuer.

Zulu s'en prend donc à l'utopie de la nation arc-en-ciel développée par Desmond Tutu. Modèle politique pour certains, mirage pour d'autres, la nation arc-en-ciel représente une vision de l'Afrique du Sud post-apartheid où tous les groupes ethniques cohabiteraient en parfaite harmonie. Cette cohabitation devrait rassembler et intégrer les populations discriminées sans, pour autant, les assimiler. Dans **Zulu**, cet idéal est incarné par l'inspecteur-chef Ali Sokhela. Élevé dans les ghettos, il a choisi

de transformer son traumatisme personnel en lutte nationale. Il fonde ses espoirs dans l'héritage de Nelson Mandela et la collaboration entre les ethnies. Véritable agent de liaison, il fait équipe avec un policier blanc, s'implique auprès des œuvres de charité et a même acquis la confiance des trafiquants de drogue. Ali Sokhela a tout du Sud-Africain modèle, mais il est impuissant – au sens propre comme au figuré. Castré très jeune, il n'impose pas le respect dans sa communauté. Le gouvernement lui refuse une enquête sur la disparition d'enfants dans les quartiers défavorisés. Quand il découvre l'assassinat de sa mère, son pacifisme est mis à l'épreuve. Seul au milieu du désert et face au mal, il devra se faire justice lui-même.

Personnaliser la pensée de Nelson Mandela en un justicier émasculé à quelque chose de provocateur – mais Jérôme Salle ne réalise pas avec **Zulu** un brûlot. Certes, le cinéaste français lance un pavé dans la mare : il ne le fait pas pour s'opposer aux théories pacifistes, mais pour réclamer des actions concrètes. Finies les belles paroles : l'heure de l'action a sonné. C'est probablement cette finesse et cette audace qui avaient convaincu le Festival de Cannes de présenter **Zulu** en film de clôture. Mais la grandeur du film ne tient pas uniquement à ses prises de position. Le scénario est bien ficelé ; la cogitation est riche et dense. La fiction est généralement réfractaire aux contradictions politiques et identitaires ; or, ici, Jérôme Salle fournit une illustration hautement dramatique du trouble sud-africain.

Malheureusement, la forme tapageuse de **Zulu** dilue le propos. Plutôt que de sonder les conséquences du traumatisme, le réalisateur place constamment son film sous le signe de la sensation : caméra nerveuse, montage rapide, succession de scènes érotiques et de tortures. Il est difficile, très difficile, pour un spectateur ébloui de sang de se livrer à une quelconque réflexion : le sensationnalisme a bien peu à voir avec la méditation. On peut donc reprocher au cinéaste d'avoir failli à sa tâche en succombant, comme les personnages qu'il dépeint, à l'appel de la fureur meurtrière. Oui, la violence exprime un mal-être national ; non, il ne suffit pas d'en être le spectateur pour la comprendre. ☹

■ **Origine :** France / Afrique du Sud – **Année :** 2013 – **Durée :** 1 h 50 – **Réal. :** Jérôme Salle – **Scén. :** Jérôme Salle, Julien Rappeneau, d'après le roman de Caryl Ferey – **Images :** Denis Rouden – **Mont. :** Stan Collet – **Mus. :** Alexandre Desplat – **Son :** Philippe Penot, Jérémy Babinet – **Dir. art. :** Laurent Ott – **Cost. :** Rae Donnelly – **Int. :** Forest Whitaker (Ali Sokhela), Orlando Bloom (Brian Epkeen), Natasha Loring (Marjorie), Tanya van Graan (Tara) – **Prod. :** Richard Grandpierre, Jérôme Seydoux – **Dist. / Contact :** Suzanne Villeneuve (Boom Vidéo).